

Allá en antiguas memorias  
Prestas á mi afan alivio,  
Y en mi soledad me gozas.  
Tú me recuerdas un padre  
Que, baxo tu inmensa copa,  
En mi pecho las virtudes  
Vertia desde su boca.  
Tambien descubrir me oiste  
Mi ardiente amor á mi esposa;  
Y en las estivales siestas  
Frescor me guardó tu sombra.  
¡ Qual me viste en otros tiempos,  
Quando en la edad de mis glorias  
Era el primero en la lucha,  
En el salto y en la honda!  
Pasó mi honor; todo muere:  
¡ Quan otro de aquel ahora  
Trémulo me ves, cediendo  
A los años que me agobian!  
Y las ya cansadas plantas  
Flaquean y me abandonan.  
Fresno de mi amor, tus ramas  
Acia mí benigno dobla:  
Yo te serví con el riego,  
Y es mia tu gala toda.

¡ Bendito seas , mi fresno !  
 Que ya una rama piadosa  
 Me alargas . ¡ Que buen cayado  
 Palemón , tendrás ahora !  
 Haga el cielo , ó fresno amigo ,  
 Haga el cielo que tu pompa  
 Dure por eternos siglos ,  
 Y cada vez mas hermosa !  
 ¡ Jamas de Aquilón te opriman  
 Las furias tempestuosas ;  
 Ni el rayo ardiente del cielo  
 Ofenda impío tu copa !  
 ¡ Quando la nieve entristezca  
 Las soledades selvosas ,  
 En tu follage enredada  
 Pose Primavera hermosa !  
 Y quando Agosto inflamado  
 Marchite las verdes hojas ,  
 Cuelgue el Abril en las tuyas  
 La cuna feliz de Flora !  
 Amigo fresno , la muerte ,  
 Que á nadie jamás perdona ,  
 Porque el morir es forzoso ,  
 Se acerca á mí presurosa .  
 ¡ Plegue , quando al fin llegáre ,



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CULTURA

Que, por mi postrera gloria,  
Mis huesos algun piadoso  
Al pié de tu tronco ponga! »  
Dixo, y lloró, y apoyado  
Volvió el pastor á su choza:  
Dió el sol el postrer suspiro,  
Y se tendieron las sombras.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
COOPERATIVA DE CULTURA

## EL TÚMULO.

ROMANCE.

¿No ves, mi amor, entre el monte  
 Y aquella sonora fuente  
 Un solitario sepulcro,  
 Sombreado de cipreses?  
 Pues en paz allí cerradas  
 Descansan ya para siempre  
 Las silenciosas cenizas  
 De dos que se amaron fieles.  
 Eramos niños nosotros  
 Quando Palemón y Astérie  
 Llenaron estas comarcas  
 De sus cariños ardientes.  
 No hay olmo que en su corteza  
 Pruebas de su amor no muestre:  
 Palemón los unos dicen,  
 Los otros claman Asterie.  
 Sus amorosas canciones  
 Todo zagal las aprende;  
 No hay valle do no se canten,  
 Ni monte do no resuenen.  
 Llegó su vejez, y hallólos  
 En paz, y amándose siempre:  
 Y amáronse, y expiráron;



P. de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERIA DE CULTURA

Pero su amor permanece.  
¿Te acuerdas, Filis, que un día,  
Simplecillos é inocentes,  
Los oimos requebrarse,  
Detrás de aquellos laureles?  
¡ Quantas caricias manaban  
Sus labios! quantos placeres!  
¡ Quanta eternidad de amores  
Juraba su pecho ardiente!  
Al verlos, ¿ te acuerdas, Filis,  
( O tan preciosas niñeces  
Volaron? ) que me dixiste,  
Deshojando unos claveles :  
« Yo quiero amar; en creciendo  
Serás Palemón, yo Asterie,  
Y juraremos, qual ellos,  
Amarnos hasta la muerte. »  
Mi Filis, mi bien, ¿ qué esperas ?  
El tiempo de amar es este;  
Los dias rápidos huyen,  
Y la juventud no vuelve.  
No tardes; ven al sepulcro,  
Donde los pastores duermen,  
Y, á su exemplo, en él juremos  
Amarnos eternamente.

---

## MORATIN.

---

DON LEANDRO MORATIN, né à Madrid, est fils du poëte dont il a été fait mention dans la notice sur Cadalso. Notre poëte héréditaire, formé par une éducation classique, a constamment appartenu aux lettres, jusqu'à ce que la politique, étant allée le chercher comme les Melendez et les Condé, lui a fait partager leur sort.

M. Moratin, le fils, a cultivé particulièrement une muse dont cet ouvrage ne rapporte aucune inspiration; sans avoir manié la lyre avec autant de succès qu'il a chaussé le brodequin, il n'a rien fait qui ne soit d'un écrivain supérieur. Son langage est toujours le plus pur; son style est le plus châtié; sa versification est un modèle: on a dit de ses vers, qu'ils avaient un son argentin: ce sont là, toutefois, des qualités caractéristiques que nous devons renoncer à faire

connaître autrement que dans cette notice : aussi nous en tiendrons-nous à un seul essai.

Don Leandro Moratin fit apprécier la nature de son talent par un petit chef-d'œuvre comico-satirique intitulé : *le Café*, ouvrage de sa jeunesse, dirigé contre les fades rapsodies qui avaient nouvellement envahi notre théâtre. Ses critiques, et surtout les exemples qu'il a fournis à la scène espagnole, peuvent réclamer l'honneur de son amélioration. Ses comédies les plus importantes sont le *Oui des jeunes filles*, qui a été traduite en français et jouée sur un des théâtres de Paris ; *la Mogigata* (Tartufe femelle), et le *Vieux Mari et l'Épouse enfant*. On distingue dans ses poésies détachées une pièce de vers adressée au prince de la Paix, dans laquelle le poète s'est plu à faire revivre le langage et la versification d'Alphonse X ; composition charmante, dont le moindre mérite est le redoublement des difficultés vaincues : une satire intitulée *Leçon poétique*, où l'auteur prêche d'exemple, et l'ode élégiaque que nous

avons choisie. Nous désirions contribuer, autant qu'il était en nous, à honorer l'homme vénérable, *savant antiquaire, historien*<sup>1</sup> et *humaniste*, victime des vicissitudes politiques, avec lesquelles il n'eût jamais soupçonné qu'il aurait un jour quelque chose de commun.

<sup>1</sup> La mort a frappé Don Antonio Condé avant qu'il eût élevé sa réputation à la hauteur où l'on sent qu'il allait arriver par son travail précieux, publié récemment sous le titre d'*Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*. D'un autre côté, il est piquant d'y trouver les élémens en brut, à telles enseignes que, conservant encore l'empreinte du texte original arabe, la langue castillane maudit les rois de Castille, déplore nos succès, et demande notre extermination.





## ODE

## A LA MORT DE DON ANTONIO CONDÉ,

SAVANT ANTIQUAIRE, HISTORIEN ET HUMANISTE.



Tu quittes la lumière,  
 Ami si cher, eh quoi!  
 Ce n'est pas avec moi!  
 De l'insensible pierre  
 La glace aura pressé,  
 Hélas! ton corps glacé :

Et moi, souffrant, débile,  
 Vaincu du faix des ans,

Moi, que d'ennuis cuisans  
 Navre la haine habile,  
 Pour te pleurer toujours,  
 J'existe plein de jours!

Ah! nous devons ensemble  
 Chercher, silencieux,  
 L'abri délicieux  
 Où le repos rassemble,  
 Sous de berceaux fleuris,  
 Les morts du ciel chéris :



Ou bien , sous l'air céleste ,  
Le Temps devait encor  
Épancher le trésor  
De ton savoir modeste ,  
Et du fatal linceul  
M'envelopper tout seul.

L'étude obtint pour elle  
Ton âge tout entier ,  
T'éloignant du sentier ,  
Où l'âme la plus belle ,  
Dans les plaisirs oiseux ,  
Éteint ses jeunes feux.

Presqu'en ta fleur première,  
Docte vainqueur, admis

Au temple de Thémis ,  
Tu verses la lumière  
Autour des saintes lois ,  
Qui passent par ta voix.

Les filles de mémoire ,  
Magiques déités ,  
A leurs flots enchantés  
Un jour te laissent boire ;  
Et ton facile essor  
T'acquiert la lyre d'or.

Tu fais alors revivre,  
Aux Tempés de Léon,  
La voix d'Anacréon,  
Et Théocrite livre  
A ton pipeau léger  
Les plaines du berger.

Tu disais l'harmonie  
Des langages heureux,  
Et le rythme nombreux  
De Rome et d'Ionie,  
Et de l'Arabe ardent  
Le mode redondant.

Et quel chant d'allégresse  
L'Hébreu, long-temps captif,

Entonna fugitif,  
Quand la mer vengeresse  
Engloutit les soldats,  
Rugissans sur ses pas.

Un voile au loin recèle  
En vain l'obscur passé ;  
A ton zèle exaucé,  
L'Histoire le révèle :  
De la poudre évoquant  
Bronze et marbre éloquent.



D'événemens qu'efface  
Le Temps qui les produit,  
Sans cesse elle t'instruit,  
Et ton burin retrace  
Nos champs et nos cités,  
Mille ans ensanglantés.

Du jour, que favorise  
Le Sort dans ses arrêts,  
Qu'aux plaines de Xerès  
Le sceptre goth se brise,  
Et l'Ébre obéissant  
Révère le Croissant,

Au jour, où l'infidèle,  
Par un dernier revers,  
Brisa nos derniers fers,  
Et les croix d'Isabelle,  
Que Gonzalve arbora,  
Couronnent l'Alambra.

Tu redisais, sans haine,  
De nos sanglans rivaux  
Victoires et travaux,  
L'Europe, instruite à peine  
De ton tribut offert,  
Apprend qu'elle te perd.

De la funèbre route  
Long-temps de longs sanglots  
Remplirent les échos ;  
L'oreille encore écoute ,  
Au fond du monument ,  
Un sourd gémissement.

Pardonne, ami , pardonne,  
Sage persécuté ;  
Aux rives du Léthé,  
Ne vois que ta couronne :  
Pour prix de ta vertu ,  
De gloire revêtu.

D'une ingrate patrie  
N'accuse plus les torts :  
Jamais d'heureux efforts  
N'ont illustré la vie ,  
Sans que d'amers retours  
N'en aient troublé le cours.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

## ODA

A LA MUERTE DE D. JOSEF ANTONIO CONDE,

DOCTO ANTICUARIO, HISTORIADOR Y HUMANISTA.



¡ TE vas , mi dulce amigo ,

La luz huyendo al día !

¡ Te vas , y no conmigo !

; Y de la tumba fría

En el estrecho límite ,

Mudo tu cuerpo está !

Y á mí , que débil siento

El peso de los años ,

Y al cielo me lamento

De ingratitud y engaños ;

Para llorarte , mísero !

Largo vivir me dá.

O fuéramos unidos

Al seno delicioso ,

Que en sus bosques floridos

Guarda eterno reposo ,

A aquellas alma ínclitas ,

Del mundo admiracion :

O á mí solo llevara  
La muerte presurosa,  
Y tu virtud gozara,  
Modesta, ruborosa,  
Y tan ilustres méritos  
Ufana tu nacion.

Al estudio ofreciste  
Los años fugitivos;  
Y joven conociste  
Cuanto le son nocivos  
Al generoso espíritu  
El ocio y el placer.

Veloz en la carrera,  
Al templo te adelantas  
Donde Témis severa  
Dicta sus leyes santas;  
Y en ellas, digno intérprete,  
Llegaste á florecer.

Cíñéronte corona  
De lauros inmortales  
Las nueve de Helicon:  
Sus diáfanos cristales  
Te dieron, y benévolas  
Su líra de marfil.



P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

Con ella, renovando  
La voz de Anacréonte,  
Eco amoroso y blando  
Sonó de Pindo el monte,  
Y te cedió Teócrito  
La caña pastoril.

Febo te dió la ciencia  
De idiomas diferentes;  
El ritmo y afluencia,  
Que usaron elocuentes,  
Arabia, Roma y Ática,  
Supiste declarar.

Y el cántico festivo  
Que, en bélica armonía,  
El pueblo fugitivo  
Al Númen dirigía:  
Cuando al feroz ejército  
Hundió en su centro el mar.

La Historia, alzando el velo  
Que lo pasado óculto,  
Entregó á tu desvelo  
Bronces que el arte abulta,  
Y códices y mármoles  
Amiga te mostrò.



Y allí, de las que han sido  
 Ciudades poderosas,  
 De cuantas dió al olvido  
 Acciones generosas  
 La edad que vuela rápida,  
 Memorias te dictó..

Désde que el cielo airado  
 Llevó á Xerez su saña,  
 Y al suelo derribado,  
 Cayó el poder de España;  
 Subiendo al trono gótico  
 La próle de Ismaél:

Hasta que rotas fueron  
 Las últimas cadenas,  
 Y tremoladas vieron  
 De Alhambra en las almenas  
 Los ya vencidos Arabes,  
 Las cruces de Isabél.

Y á tí, de dos naciones,  
 Ilustres enemigas,  
 Referir los blasones,  
 Hazañas y fatigas,  
 Y de candor histórico  
 Dignos egejemplos dar.



Europa, que anhelaba  
De tu saber el fruto ,  
Y ofrecerle esperaba  
En aplausos tributo ,  
La nueva de tu pérdida  
Debe primero oír.

La Parca inexorable  
Te arrebató á la tumba ;  
En eco lamentable  
La bóveda retumba ,  
Y allá en su centro lóbrego  
Sonó ronco gemir.

¡ Ay ! perdona , ofendido

Esíritu , perdona ;

Si en la region de olvido

Ciñes aurea corona ,

Y tus virtudes sólidas

Tienen ya galardón.

No de una madre ingrata

El duro ceño acuerdes ;

Que nunca se dilata

La existencia que pierdes ,

Sin que la turben pérfidas

Envidia y ambicion.

## QUINTANA.

---

DON MANUEL-JOSÉ QUINTANA est de la province de Melendez. Il a été élevé aussi à Salamanque. Son premier emploi à Madrid l'attachait à la partie contentieuse du ministère des finances : les révolutions qui se sont succédées lui ont été funestes ; mais dans sa carrière littéraire nous trouverons des succès constans.

M. Quintana, qui s'était d'abord essayé sur la scène tragique par une imitation de l'anglais Lewis, s'est mis chez nous hors de ligne, par sa belle tragédie de *Pélage* ; il a acquis, de plus, des titres nombreux pour figurer parmi nos premiers lyriques. C'est un des auteurs que les limites que nous nous sommes tracées nous empêchent de faire apprécier convenablement.

La dignité, la force de la pensée, la diction noble et énergique, les sentimens élevés carac-

térisent ses ouvrages, qui tous sont de choix. Nous voyons en lui un autre Herrera avec plus de liant et d'aménité, mais peut-être moins grand versificateur.

M. Quintana n'a pas donné le titre d'ode à ses compositions lyriques, sans doute parce qu'il ne s'y est pas assujéti à des combinaisons rythmiques régulières. Les symétries modernes de l'art n'ont pas attiré la principale attention du chantre philosophe, ou peut-être n'y a-t-il vu que des entraves mal entendues. Nous lui saurions gré de n'en avoir pas accepté le joug s'il devait y sacrifier une pensée.

La manière de M. Quintana est très-pro-noncée dans le système opposé aux habitudes de la versification française. Parmi les pièces que nous traduirons pour faire connaître ce poète, il y en a une surtout (*le Chant à la Mer*) que l'on défigurerait entièrement, si l'imitation s'abstenait de certains rejets et d'autres artifices pris à la versification latine. Nous y avons toutefois mis beaucoup de ménagement,

avertis par des critiques de la première partie de notre ouvrage, qui, pleines de bienveillance sur tout le reste, se sont montrées très-sévères sur ce point. Nous reconnaissons que, si fondées que nous puissions croire des théories dissidentes <sup>1</sup>, il ne nous appartient que de suivre la pratique devenue autorité.

<sup>1</sup> En voyant les vers de Virgile non moins admirés en France qu'ailleurs, on peut se demander d'après quel principe les Français ont repoussé, seuls, des manières compatibles avec leur langue, qu'ils rencontrent à chaque pas chez ce grand maître? Certes, quand il n'encadre pas ses locutions dans la dimension du vers, on ne le soupçonnera pas d'impuissance, ou de manque de goût. On ne saurait trouver, dans la construction spéciale du vers épique français, une raison pour le priver de ces ressources dont les nôtres s'enrichissent. Il semblerait, au contraire, qu'il y a plus de besoin de variété accidentelle, là où il existe plus d'uniformité constitutive. C'est bien le cas du vers alexandrin, dont le repos arrive toujours à la même place. Nous avons dit, dans l'avant-propos de notre premier volume, que les autres littératures, issues de la latine, avaient fini

Revenant à l'écrivain qui a donné lieu à cette explication ; pour le faire apprécier sous plus d'un rapport, nous tirerons d'un ouvrage an-

par rejeter, comme contraire au style large, le balancement d'hémistiches, adopté dans l'enfance de l'art. Le pentamètre latin ne forma point un rythme. L'obligation d'encaisser une portion de sens déterminée, dans l'espace étroit de trois pieds, restreint tellement la diction, exclut tant de tournures, que forcés, comme dans une ruelle murée, à marcher sur les pas les uns des autres, il en sera bientôt peut-être des alexandrins français comme des vers des langues mortes : on les fera par *centons*. Le code poétique français a opéré une véritable déception : il a semblé assigner à la haute versification un grand rythme, et elle n'a eu réellement que des petits vers de six syllabes, parfaits pour des chansonnettes. Mais la loi, sous ce rapport, est, dès longtemps, demeurée immuable ; il n'y a plus moyen que pour des réglemens, des usages qui, sans la violer, en modifient l'effet, en ne laissant point à la condition essentielle un caractère exclusif. C'est ce qu'on obtient déjà lorsque l'on associe, aux repos obligés, d'autres repos. Les exemples de cet artifice ne manquent pas chez les classiques français ; nous les trouvons seulement trop rares, et

glais<sup>1</sup> le passage suivant. « Don Manuel Quintana, jeune avocat, s'est placé au premier rang des hommes de lettres de ce pays, par

voyons, avec plaisir, qu'ils deviennent plus nombreux sous la plume des modernes. Les repos commandés à la sixième syllabe et à la douzième, semblent deux orniers que l'on commence à vouloir cartayer. Qui sait si, peu à peu...? Enfin, le système musical français offre assez de *précédens* pour faire présumer qu'en fait d'*harmonies*, la loi de l'habitude peut se prêter en France à quelques *amendemens* venus du dehors; c'est une matière où le goût français ne s'est pas toujours trouvé infallible.

<sup>1</sup> *Letters from Spain*: printed for Henry Colburn.

Ouvrage dont (laissant à part des opinions sur une matière plus délicate que la politique et les vers) on ne saurait trop vanter le mérite. Nous croyons pouvoir le revendiquer pour l'Espagne, quoique écrit dans une langue étrangère. Si la raison et la profondeur qui y règnent sont anglaises, la vérité du pinceau, la sagacité et le piquant des Cervantes et des Isla, dénoncent dans l'auteur un de leurs compatriotes. On y rencontre même partout de ces fleurs qui ne naissent que sur les bords du Bétis.

» ses talens poétiques, et par la variété de ses  
» connaissances; tandis que l'excellence de son  
» cœur et l'élevation honorable qui règle sa  
» conduite, rendent son commerce extrême-  
» ment agréable, et donnent un haut prix à son  
» amitié.... » Il a mis en tête du recueil de ses  
poésies une vignette où l'on voit une figure  
ailée, enchaînée au pied d'un sombre édifice  
gothique, et levant les yeux vers le temple des  
Muses, dans l'attitude du découragement.

L'ardent patriotisme dont M. Quintana s'est  
montré animé, en tout temps, a inspiré à sa  
muse bien des chants de regrets et de dou-  
leur; mais elle a saisi aussi les occasions qui  
prêtaient à l'éloge de l'espérance. La première  
composition que nous donnerons de cet auteur  
réunit les deux caractères; le ton chagrin de  
quelques passages n'ôte rien à ce que le sujet  
a d'honorable pour l'Espagne de nos jours.

L'immortelle découverte du docteur Jenner  
était encore combattue en Europe, par plus  
d'une autorité; lorsque le gouvernement espa-



gnol ordonnait une expédition pour porter le vaccin en Amérique. Un jeune adepte, jusquelà peu connu, mais doué de beaucoup d'activité et d'une belle figure, contribua efficacement à cette détermination, et l'exécution lui en fut commise. Agent heureux! que le besoin poétique de centraliser l'intérêt a élevé bien haut dans les chants de M. Quintana. Nous prendrons la liberté de transporter ici la strophe consacrée à ses traverses personnelles, qui nous ont paru plus en rapport avec cette notice qu'avec l'objet général de la composition dont il s'agit.

« Toi, vole vers le but que poursuit ta belle âme ;  
Arme-toi de courage : il en faut. Les autans,  
Les menaces de l'air et des flots inconstans,  
L'abîme sous tes pieds, sur ta tête la flamme,  
Les perfides rochers où se cache la mort  
Sont les moindres périls que t'apprête le sort.  
Ils te viendront de l'homme. A l'erreur, à l'envie  
Livré par ses penchans, c'est lui qui déchaîné  
Tourmentera ta course, exposera ta vie ;

Mais toi, songe au laurier qui te fut destiné,  
Et dont la branche n'est ravie  
Que par un effort obstiné. »

Ce n'était pas l'individu, c'était la découverte que, chez nous comme partout ailleurs, l'ignorance attaquait. On disputa et on intrigua encore long-temps à ce sujet, et il arriva que les colonies jouirent du bienfait avant la métropole. Exemple signalé, ajouté à ceux que nous avons dit avoir été donnés sous le ministère du marquis de la Sonora. Ils ont montré la sollicitude de la mère-patrie pour ses enfans d'outre-mer; mais il est toujours resté aux colonies un grand grief à alléguer en temps opportun : la colonisation.



## CHANT

## SUR L'EXPÉDITION ESPAGNOLE

QUI PORTA LA VACCINE EN AMÉRIQUE.



Vierge aimable du monde , Amérique innocente ,  
Qui brilles des attraits de la beauté naissante ,  
Relevés par l'éclat des plus riches atours :

Toi , dont la terre au loin se pare ,  
Et qui du ciel , depuis envers toi si barbare ,  
Parais avoir été les premières amours :

Écoute : tu le peux. Si jamais tes annales  
Ont fixé mon regard , sans l'obscurcir de pleurs ,  
Si je n'ai pas gémi , rougi de tes malheurs ,  
Que , pareil aux pervers dont les fureurs rivales

Luttèrent pour te ravager ,

Moi-même à la vertu je devienne étranger.

Au livre de mémoire accusant ma patrie ,  
Ta plainte , en traits de sang , y grava nos excès ,

Et repousse de son accès .

Une gloire qu'ils ont flétrie .

Ah ! n'oubliras-tu point ? Trois siècles révolus ,  
Pleins de nos châtimens , seront-ils superflus ?

Courbés, asservis que nous sommes,  
 Dans tes souverains absolus,  
 Non, ne vois plus les mêmes hommes.  
 Non : nulle part l'essor qui des ondes d'Atlas  
 Intrépide cherchait la barrière inconnue,  
 Ni l'audace, cruelle, hélas!  
 Qui te chargea de fers sanglante et demi-nue.

— « Les hommes ne sont plus, les maux me sont restés.

Si j'ai de mes vainqueurs maudit les cruautés,  
 Je puis vous pardonner : leur âpre barbarie  
 Appartient à leur siècle et non à ta patrie.

Mais, faut-il qu'au poids de mes fers,  
 Qu'aux outrages que j'ai soufferts

Une contagion, par vos flottes portée,  
 Joigne encore aujourd'hui ses ravages hideux!

Regarde : mais d'horreur tu détournes les yeux.

Tel que de sa langue irritée

Lance l'affreux serpent les rapides poisons,  
 Tel qu'abat vos épis l'instrument des moissons,  
 Tel frappe ce fleau. Tremblante, épouvantée,  
 Sans secours, sans vigueur, en vain je me défends :  
 Sa rage, par milliers, dévore mes enfans. »

« Prenez pitié de moi, vous qui de l'Amérique  
 Vous prétendez les souverains. »

Comme en ces mots plaintifs s'exhalaiènt ses chagrins ,  
Voilà qu'au centre heureux du monde britannique  
La Nature livrait l'antidote puissant  
Qui devait au venin dérober notre sang.

Du farouche taureau compagne pacifique,

Tu gardais ce bienfait des cieux

Aux sources d'où jaillit ton nectar précieux.

Jenner, qui tarit tant de larmes,

Révélaît ce trésor aux peuples étonnés :

Dès lors les mères, sans alarmes,

Caressèrent leurs nouveaux-nés ;

Sans crainte de les voir fanés ,

La vierge orna les lis répandus sur ses charmes.

Et, consacrant le nom du bienfaisant mortel

Dont un si grand trophée a couronné l'étude,

L'Europe, dans sa gratitude,

Au-dessus des héros lui décerne un autel.

Un Espagnol, jaloux de cet excès de gloire,

Voulut en partager la noble ambition :

« Ah ! » dit-il, « que ma nation

» De ses grandes vertus reprenne la mémoire.

» Le sort donne l'invention :

» Anglais, jouis de ta victoire.

» Mais l'Espagne, appelée à l'emploi le plus beau ,

- » Portera le bienfait sur ces mornes rivages  
 » Que du fléau cruel dépeuplent les ravages.  
 » J'irai, j'irai moi-même : un céleste flambeau,  
   » Une voix du ciel m'y convie :  
 » Transplantons au milieu des ombres du tombeau  
   » Ce nouvel arbre de la vie. »

Ainsi parla Balmis : le port obéissant ,

Bientôt à son zèle pressant

A présenté la nef, où s'agitè la voile.

Il part. Noble argonaute, observe ton étoile.

Flots de l'Océan, retenez ,

Devant le saint dépôt, vos bords désordonnés.

Des générations c'est l'espoir tutélaire :

Craignez de l'assaillir. Gardez votre colère,

Réserve tes fureurs, aquilon des hivers ,

Pour les jours, où, du fond de ces rades lointaines ,

Reviendront les flottes hautaines ,

Où l'or navigue empreint des maux de l'univers.

La nef touche le bord : la souffrante Amérique

A salué son bienfaiteur ,

Et reçoit de sa main le levain électrique ,

Miraculeux épurateur.

Mais, suivant de nouveau son astré inspireteur ,

Balmis tourne la proue : il va voguer encore.

Au sein d'un immense horizon.  
 Sur l'océan austral le vaisseau d'Épidaure  
     Se montre aux terres de l'aurore ,  
 Aux royaumes du Gange, aux rives de Luzon.  
 On dit que, des confins que son ombre surveille,  
 Le grand Confucius consacre une merveille,  
     Digne de sa haute raison.  
 Tu fis, noble Espagnol, briller un dernier reste  
     De cette lumière céleste ,  
 Que des jours plus heureux versaient sur nos climats.  
     Sera-t-elle à jamais perdue ?  
 Ne reviens pas, Balmis : la palme qui t'est due ,  
     L'Europe ne la produit pas.  
     Reste où la sainte indépendance  
 Doit trouver un asile et toi ta récompense ;  
 Ou les hommes, un jour innombrables par toi,  
     En des chants de reconnaissance,  
 D'éterniser ton nom s'imposeront la loi.  
 S'il faut qu'aux temps marqués la tombe te refuse  
 D'entendre ces accens d'un touchant souvenir,  
 Prête aujourd'hui l'oreille aux accords de ma muse :  
 Par eux a préludé l'hymne de l'avenir.



## A LA BEAUTÉ.



ALORS que dans la fleur de mes jeunes années,  
 Tu fixas mes regards, Beauté, présent des dieux,  
 Ah ! combien me ravit ton éclat radieux !  
 J'aimai : je t'adorai : tu fis mes destinées.  
 Idole du poète, ainsi que des amans,  
 Par toi je soutenais l'essor de mon génie,  
 Pour toi j'interrogeais le dieu de l'harmonie,  
 Et je chantai ta gloire, ou plutôt mes tourmens.  
 Aujourd'hui nul désir, nul espoir ne m'abuse,

Nul lien n'engage ma foi :

Mon hommage plus libre est plus digne de toi ;  
 Puisse-tu l'accueillir et sourire à ma muse !

Heureux, si du moins je t'offrais  
 De tes charmes brillans la fidèle peinture !  
 Oh ! qui me donnera tout ce que la Nature  
 Trouve dans sa palette et de pur et de frais !  
 Des champs brillent ainsi les trésors tributaires,  
 Ainsi rougit l'œillet au sein de nos parterres ;

Et tel, dans l'azur parfumé,

Le svelte peuplier s'élançe,

Et des vagues zéphirs le souffle le balance,

Humide des larmes de Mai.



Tu nais, et la Nature a tressailli de joie :

On dirait un printemps nouveau,

Ramené par les fleurs qui parent ton berceau :

Tels sont, quand la nuit se déploie,

Et qu'aux cieux Phébé reparait,

Les doux tressaillemens de la sombre forêt

Aux nouvelles clartés que son disque renvoie.

L'Amour s'agite ! en quel dessein ?

« De moi seul, désormais, l'univers va dépendre. »

Il dit, et s'apprête à répandre

Son éclat sur ton front, ses ardeurs dans ton sein.

Poursuis, et que du jour la pourpre matinale

Nuance de ta peau la teinte virginale ;

Que l'astre du midi respandisse en tes yeux ;

Que la pudeur timide en modère les feux.

Que l'essence des fleurs compose ton haleine ;

Que l'œil ne découvre qu'à peine

L'albâtre de ton sein sous l'or de tes cheveux.

Que tes bras à l'Amour, tes pas à Terpsichore

Doivent le don charmant de t'embellir encore.

Lève un front glorieux, brillante déité,

Contemple quel pouvoir exerce la beauté :

Tu charmes l'homme austère, et triomphes du sage.

Tes flammes, réchauffant les cœurs glacés par l'âge,

Font exhaler ces cris : « O printemps fortunés ,  
» Douces illusions , jours d'amours , revenez ! »  
Cependant que bouillante , éperdue , en délire ,  
Sur tes pas la jeunesse à grands flots accourant ,  
    Dans le culte qu'elle te rend ,  
Ainsi que ses désirs proclame ton empire.

Mais ton cœur ! Nul encens ne flatte son orgueil.  
    Farouche , ivre aussi de tes charmes ,  
Sans daigner à tes pieds abaisser un coup d'œil ,  
Tu marches sur des fleurs qu'arrosèrent nos larmes.  
Arrête un seul moment ton char victorieux :

    Vois ces dépouilles que tu traînes ;  
Ces captifs qu'asservit ton joug impérieux.  
Ecoute-les bénir la source de leurs peines ,  
Et les chanter au bruit de leurs pesantes chaînes.

Heureux qui tendrement soupire à tes côtés :  
Qui t'ose demander d'adoucir son martyre ,  
Et voit alors ta bouche entr'ouverte au sourire ,  
Et tes yeux attendris , et ses vœux écoutés !

    Amour , viens d'une aile rapide ,  
    Ah ! viens couronner ses transports :

    Il a dévoré les trésors

Dont son cœur enflammé si long-temps fut avide.  
O délice ! ô triomphe ! Il s'avance en vainqueur ;



Mais son sein , que l'excès de son bonheur oppresse ,  
 Semble ne plus suffire à contenir ce cœur ,  
 Qu'enflent l'émotion et l'orgueil et l'ivresse.

Eh quoi ! tant de bonheur peut se perdre en un jour.

Quoi ! la beauté volage , infidèle à l'amour ,

Dans son timide sein cacherait l'imposture !

Le Dieu que tu trahis embellit tes appas ,

Ingrate ! et de plaisirs environnant tes pas ,

Unit ses dons aux dons que t'a faits la Nature.

Que dis-je ? à ce dieu seul , bienfaiteur des mortels ,

Le monde , en t'adorant , crut offrir des autels.

Étouffe ton flambeau , développe tes ailes ,

Fuis dans les airs , fils de Vénus ,

Fuis : mais du sentiment les sources éternelles ,

Promptes à se tarir dans les cœurs infidèles ,

Vengeront tes droits méconnus.

Et , quelle est , cependant , la beauté qui , soumise ,

Offre l'exemple à l'univers

D'un sentiment vainqueur du temps et des revers ?

Ah ! je te reconnais , malheureuse Héloïse.

Tu pleures ! tu gémis ! quel pouvoir inhumain

Dans ces noires prisons a plongé tant de charmes ?

Hélas ! elle répond : « C'est l'amour. » — Quelle main

Rouvre et nourrit toujours la source de tes larmes ?

— « C'est l'amour. » — Quoi ! faut-il entendre tes sanglots  
 Sans fin retentissans sous ces voûtes funèbres ;  
 Et dès l'aube du jour , et du sein des ténèbres ,  
 Que le nom d'Abélard afflige les échos ?

— « J'obéis à l'amour. En vain les Destinées  
 » Amassèrent sur moi de si longues années ;  
 » Leurs traces ont flétri les roses de mon teint ,  
 » Mais ce feu dévorant ne s'est jamais éteint.  
 » Mon amant ne vit plus , mon amour vit encore.  
 » Que ne puis-je , au tombeau par mes pleurs arrosé ,  
     » Aux froides cendres que j'honore  
 » Imprimer la chaleur de mon souffle embrasé !  
 » Laisse-moi le seul bien permis à mes misères :  
 » Laisse-moi me noyer dans mes larmes amères ;  
 » Laisse-moi ma douleur. Au terme de mon sort ,  
 » Que j'invoque Abélard de ma voix expirante :  
     » Que dans mes yeux mon âme errante  
 » Redemande Abélard aux ombres de la mort. »

Ainsi transmet sa voix ses peines d'âge en âge ;  
 L'amour y compatit , la pitié les partage.  
 Des myrtes pour sa tombe et des roses ; des pleurs ,  
     Des pleurs surtout pour ses douleurs :  
 Par son ombre attendu , ce tribut les soulage.  
 O droits d'un cœur sensible , attrait mystérieux !

Femmes, vous lui devez le pouvoir de vos yeux.  
 Si ce charme infini d'un sexe qu'on adore  
 Commande au sentiment, c'est par lui qu'il renaît;  
 La beauté sans amour est la fleur inodore,  
 Vaine idole de l'œil, le cœur la méconnaît.

---

A LA MER.



APaise le courroux de tes flots mugissants,  
 Océan immortel : que, d'une voix amie,  
 Tu répondes à mes accens.

Apaise-toi : souris à mes yeux, et consens  
 Qu'ils errent en repos sur ta plaine endormie.  
 Ce vaste phénomène a tenté mes pinceaux :  
 Fatigué de m'en faire un tableau fantastique,  
 Des rives du Xarame à l'Occident bétique,  
 Je viens te contempler, dieu superbe des eaux.

Le désir d'admirer exaltait ma pensée :  
 Par-delà l'horizon, qui long-temps la borna,  
 Tantôt elle s'est élancée  
 Aux sommets où fume l'Etna.

Je regardais , ravi, jaillir de ses entrailles  
 Et la trombe enflammée et les noirs tourbillons,  
 Ses longs torrens de lave inonder les sillons,  
 Et des Trinacriens s'ébranler les murailles.  
 Je frémissais moi-même à son foudre grondant.  
 Tantôt je franchissais les sables du Numide ,  
 Pour demander au Nil l'immense pyramide;  
 Mais, Océan sacré, mon vœu le plus ardent  
 Me portait vers l'espace où sévit le trident.

M'y voici. De ce roc que tu blanchis d'écume  
 Je plane enfin sur toi. L'astre qui, le matin,

Au sein de tes flots se rallume,

En va dorer l'azur à son couchant lointain.

Mais toi-même, où finit ta course?...

Sur les ailes des vents mon esprit emporté

Te voit sous l'Équateur, t'a laissé près de l'Ourse,

Te suit à l'autre pôle, et recule, arrêté,

Devant l'immensité.

Fier Océan, ceinture et rempart de la terre,

Est-il dans tes destins de lui porter la guerre?

Ce mouvement sans fin, sans repos, sans objet,

Me confond. Je voyais, sur la plaine dorée,

S'agiter les épis, que Zéphyre obligeait

A courber leur tête effleurée;

J'ai vu d'un sable épais les cônes tournoyans ,

Et les pins superbes , ploÿans

Sous l'âpre souffle de Borée.

Mais comment deviner ces bouillons , cet essor ,

Cette vague , pleine de vie ,

Qui vient , frappe , revient , frappe et revient encor ,

Sans jamais se lasser , de mille autres suivie ?

Pourquoi contre tes bords des efforts redoublés ?

Ils te cèdent : et toi , devenu plus farouche ,

Tu rugis , te roulant ! Tu les bats accablés ,

Coup sur coup ! C'est en vain que t'implore ma bouche :

Ces rocs n'ont plus d'abris. Les autans furibonds

Accourent te souffler leurs rages effrénées :

Rivaux des froides Pyrénées ,

Tes flots touchent la nue en leurs sauvages bords.

Est-il venu le jour , qu'au fracas du tonnerre ,

Tu veux t'avancer sur la terre ,

Et , vainqueur , engloutir et les champs et les monts ?

Eh ! n'as-tu pas du monde effacé l'Atlantide ?

Les Zones se tenaient : entre elles s'appuyant ,

L'une de l'autre , hélas ! elles étaient l'égide....

Tu fondis sur la terre : elle , au choc foudroyant ,

A tremblé : son axe chancelle :

Le sol croule. Les flots hurlant heurtent les flots.

## Le sein déchiré de Cybèle

Gémit. Sur des débris, plane au loin le Chaos.  
 Où donc est-elle, ô Mer ! cette contrée antique,  
 Qui rattachait l'Atlas aux champs de l'Amérique ?  
 Elle est dans nos récits : souvenir alarmant,  
 De tes sourdes fureurs éternel monument.

Et l'homme à les braver instruisit son audace !  
 Voilà que sous sa hache, et le cèdre et le pin  
 Tombent, sont façonnés. Combien, flottante masse,  
 Ne frémissent-ils pas de leur nouveau destin,  
 Alors que, déployant la toile vagabonde,  
 Ils s'en vont sillonner les campagnes de l'onde !  
 Adieu, rive paisible, adieu, foyers si doux :  
 De la poupe orgueilleuse, au vent qui le seconde,  
 L'homme imprudent sourit en s'éloignant de vous,

Il se livre à ces flots perfides :  
 Envain pour sa carrière ils refusent des guides ;  
 Lui les demande dans les cieus  
 Aux éternels flambeaux du pôle radieux.

Est-il, depuis ce jour, un terme à ses conquêtes ?  
 Sentinelle des bords que l'Aurore embauma,  
 N'importe qu'ait tonné le géant des tempêtes :  
 Il est surpris, vaincu, désarmé par Gama.  
 L'heureux navigateur, courbant de molles ondes,



Montre à ses Lusitains les temples de Brama.  
Colomb, lui dont la vie eut besoin de deux mondes,  
Foule enfin l'hémisphère à lui seul révélé ;  
    Et trois fois l'Arcture gelé,  
    Tyran des plages infécondes,  
Forcé dans le rempart de ses glaces profondes,  
A l'intrépide Cook se livre dévoilé.

    Gloire à leurs noms ! gloire immortelle !  
    Donnez et la rose nouvelle,  
    Et l'impérissable laurier ,  
Sur leurs fronts généreux je les veux marier.

Eh ! ne voyez-vous pas Cybèle rajeunie ,

    Riche par eux d'attraits nouveaux ?

Voyez , grâce au bienfait de leurs hardis travaux ,

L'Aurore à l'Occident , l'Ourse à l'Auster unie.

De quoi t'aura servi de scinder l'univers ?

    Fier Océan , cède au génie :

    L'homme est aussi le roi des mers.



## A LA EXPEDICION ESPAÑOLA

PARA PROPAGAR LA VACCINA EN AMERICA BAJO  
LA DIRECCION DE D. FRANCISCO BALMIS.



¡ VIRGEN del mundo , América inocente !

Tú , que el preciado seno

Al cielo ostentas de abundancia lleno

Y de apacible juventud la frente ;

Tú , que á fuer de mas tierna y mas hermosa ,

Entre las zonas de la madre Tierra ,

Debiste ser del Hado ,

Ya contra tí tan inclemente y fiero ,

Delicia dulce y el amor primero ;

Oyeme : si hubo vez en que mis ojos

Los fastos de tu historia recorriendo

No se hinchasen de lágrimas ; si pudo

Mi corazon sin compasion , sin ira ,

Tus lástimas oir , ¡ ah ! que negado

Eternamente á la virtud me vea ,

Y bárbaro y malvado

Cual los que asi te destrozaron , sea

Con sangre estan escritos  
 En el eterno libro de la vida  
 Ésos dolientes gritos  
 Que tu labio afligido al cielo envia  
 Claman alli contra la patria mia,  
 Y vedan estampar gloria y ventura  
 En el campo fatal donde hay delitos.  
 ¿ Nos cesarán jamás ? ¿ no son bastantes

Tres siglos infelices  
 De amarga expiacion? Ya en estos dias  
 No somos, no, los que á la faz del mundo  
 Las alas de la audacia se vistieron,  
 Y por el ponto Atlántico volaron;  
 Aquellos que al silencio en que yacias  
 Sangrienta, encadenada te arrancaron.

— « Los mismos ya no sois : ¿ pero mi llanto  
 Por eso ha de cesar ? Yo olvidaria  
 El rigor de mis duros vencedores :  
 Su atroz codicia, su inclemente saña  
 Crimen fueron del tiempo, y no de España.  
 ¿ Mas cuándo ; ay Dios ! los dolorosos males  
 Podré olvidar que aún mísera me ahogan ?  
 Y entre ellos..... Ah ! venid á contemplarme,  
 Si el horror no os lo veda, emponzoñada

Con la peste fatal que á desolarme  
De sus funestas nave fué lanzada.  
Como en árida mies hierro enemigo ,  
Como sierpe que infesta y que devora ,  
Tal su ala abrasadora

Desde aquel tiempo se ensañó conmigo.

Miradla embravecerse , y cual sepulta

Allá en la estancia oculta

De la muerte mis hijos , mis amores.

Tened , ay ! compasion de mi agonía

Los que os llamais de América señores :

Ved que no basta á su furor insano

Una generacion , ciento se traga ;

Y yo espirante , yerma , á tanta plaga

Demando auxilio , y le demando en vano. »

Con tales quejas el Olimpo hería

Cuando , en los campos de Albion , Natura

De la viruela hidrópica al estrago

El venturoso antídoto oponía.

La esposa dócil del zeloso toro

De este precioso don fué enriquecida ,

Y en las copiosas fuentes le guardaba ,

Donde su leche cándida á raudales

Dispensa á tantos alimento y vida.

Jenner lo revelaba á los mortales :

Las madres, desde entonces,  
 Sus hijos a su seno,  
 Sin susto de perderlos, estrecharon,  
 Y desde entonces la doncella hermosa  
 No tembló que estragase este veneno  
 Su tez de nieve y su color de rosa.  
 A tan inmenso don agradecida  
 La Europa toda en ecos de alabanza  
 Con el nombre de Jenner se recrea;  
 Y ya en su exaltacion eleva altares,  
 Donde, á par de sus genios tutelares,  
 Siglos y siglos adorar le vea.

De tanta gloria á la radiante lumbre  
 En noble emulacion llenando el pecho  
 Alzó la frente un Español : « No sea, »

Clamó, « que su magnánima costumbre  
 » En tan grande ocasion mi patria olvide.  
 » El don de la invencion es de fortuna :  
 » Gócele allá un Inglés; España ostente  
 » Su corazon espléndido y sublime,  
 » Y dé á su magestad mayor decoro, \

» Llevando este tesoro

» Donde con mas violencia el mal oprime.  
 » Yo volaré, que un númen me lo manda;  
 » Yo volaré; del férvido Oceano

» Arrostraré la furia embravecida,  
 » Y en medio de la América infestada  
 » Sabré plantar el árbol de la vida.»

Dijo, y apenas de su labio ardiente  
 Estos ecos benéficos salieron,  
 Cuando, tendiendo al aire el blando lino,  
 Ya en el puerto la nave se agitaba  
 Por dar principio á tan feliz camino.  
 Lánzase el argonauta á su destino.  
 Ondas del mar, en plácida bonanza  
 Llevad ese depósito sagrado  
 Por vuestro campo líquido y sereno:  
 De mil generaciones la esperanza  
 Va allí, no la anegueis: guardad el trueno,  
 Guardad el rayo y la fatal tormenta

Al tiempo en que dejando  
 Aquellas playas fértiles, remotas,  
 De vicios y oro y maldicion preñadas,  
 Vengan triunfando las soberbias flotas.  
 A Bálmis respetad: ¡O heróico pecho,  
 Que en tan bello afanar tu aliento empleas!  
 Ve impávido á tu fin: La horrenda saña  
 De un ponto siempre ronco y borrascoso,  
 Del vértigo espantoso  
 La devorante boca,

La negra faz de cavernosa roca  
 Donde el viento quebrantá los bajeles,  
 De los rudos pelígricos que te aguardan  
 Los mas grandes no son ni mas crueles.  
 Espéralos del hombre : el hombre impío,  
 Encallado en error, ciego, envidioso,  
 Será quien sople el huracan violento  
 Que combata bramando el noble intento.  
 Mas sigue, insiste en él, firme y seguro ;  
 Y cuando llegue de la lucha el dia,

Ten fijo en la memoria

Que nadie sin teson y árdua porfia  
 Pudo arrancar las palmas de la gloria.

Llegas en fin; la América saluda  
 A su gran bienhechor, y al punto siente

Purificar sus venas

El destinado bálsamo : tú entonces  
 De ardor mas generoso el pecho llenas,  
 Y obedeciendo al número que te guía,  
 Mandas volver la resonante prora  
 A los reinos del Ganges á la aurora.

El mar del mediodía

Te vió asombrado sus inmensos senos  
 Incansable surcar : Luzon te admira,  
 Siempre sembrando el bien en tu camino,



Comisión de la Cámara y Generalife

Y al acercarte al industrioso Chino,  
Es fama que, en su tumba respetada,  
Por verte alzó la venerable frente  
Confucio, y que exclamaba en su sorpresa :  
« ¡ Digna de mi virtud era esta empresa ! »

¡ Digna, hombre grande, era de ti ! ¡ bien digna  
De aquella luz altísima y divina,

Que en días mas felices  
La razon, la virtud aqui encendieron !  
Luz que se estingue ya : Bálmis, no tornes,  
No crece ya en Europa

El sagrado laurél con que te adornes.

Quédate allá, donde sagrado asilo  
Tendrán la paz, la independencía hermosa :  
Quédate allá, donde por fin recibas

El premio augusto de tu accion gloriosa.

Un pueblo, por tí inmenso, en dulces himnos,  
Con fervoroso zelo,

Levantará tu nombre al alto cielo.

Y aunque, en los sordos senos

Tu ya durmiendo de la tumba fria,

No los oirás, escúchalos al menos

En los acentos de la musa mia.





## A LA HERMOSURA.



CUANDO en la flor de mis risueños dias  
 Mi vista hirió tu luz, dulce Hermosura,  
 ¡ Oh cómo palpité ! ¡ cómo mi pecho  
 Te amó, te idolatró ! Tú númen fuiste

Que desplegar hiciste

El vuelo de mi voz, tú presidias  
 De mi cítara al son, que entonces era

Mas bien el eco de las ansias mías

Que el eco de tu gloria : esento ahora  
 De temor, de deseo y de esperanza,

Que aceptes pido con afable agrado

El tributo que rindo á tu alabanza.

¡ Oh si al formar tu vencedor traslado,

Benigno el cielo le apacible tinta

Me diera, con que el dia en el oriente

Nace á inundarle en cándidos albóres !

! Los hermosos colores

Flora me diera, con que adorna y pinta

Al soberbio clavel su altíva frente !

Diérame de su seno la fragancia ;



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

Y la bella elegancia  
Que gentiles los álamos despliegan,  
Cuando las auras del Abril los mecen,  
Cuando las lluvias del Abril los riegan.

A tu nacer testígo  
El orbe se recrea,  
Que tanto llega á florecer contigo:  
Y te contempla en tu halagüeña cuna,  
Como, al morir el día,  
Míra el recinto de la selva umbria  
La incierta luz de la naciente luna.  
Mirate Amor alborozado, y lleno  
Ya del poder que en esperanza siente,  
« Yo bañaré con mi esplendor su frente, »  
Soberbio exclama, « y con mi ardor su seno. »  
Crece : que el lirio y la purpúrea rosa  
Tiñan tus gratos miembros á porfía :  
El sol de mediodía  
La lumbre encienda de tus ojos bellos :  
Que el tímido pudor la temple en ellos :  
La esencia de las flores.  
Tu dulce aliento sea,  
Y, á velar tus encantos vencedores,  
Bajen en crespas ondas tus cabellos :

En tu nevado seno

Empiecen los amores

La primera á gustar de sus delicias :

Tu pie en la danza embellecer se vea ,

Y tu cándida mano en las caricias.

Diosa de la beltad , alza la frente ,

Mira tu gloria : al contemplarla el sabio

Despíde de su mente

La grave austeridad : la indiferente ,

Desmayada vejez siente que inflama

Tu viva lumbré sus cenizas frías ,

Y suspirando exclama :

« ¡ Ah , quien volviera á los floridos dias ! »

Mientras que ansiosa , arrebatada y ciega

La juventud , á oleadas ,

Corre , y se agolpa tras de tí , y á oleadas ,

Su tierno afan á tributarte llega.

¡ Qué nube de esperanzas y deseos

Te halaga en derredor ! ¡ qué de suspiros !

¡ Cuántos amores ! y soberbia y fiera ,

Sin ver , ni agradecer , sigues hollando

La apacible carrera

Sembrada de placer , ornada en flores ;

Tras tu carro de triunfo arrebatando



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
COMISERÍA DE CULTURA

Los míseros despojos  
De tantos amadores,  
Que, al son de su cadena,  
Bendiciendo tu luz, cantan su pena.

¡ Dichoso aquél que junto á tí suspira,  
Quel el dulce néctar de tu risa bebe,  
Que á demandarte compasion se atreve,  
Y blandamente palpitar te mira !  
¡ En fin triunfaste, Amor! ¿ Cuál es la gloria

Que iguale en su contento  
A tan bella y magnífica victoria ?

Mira al mortal que devoró los dones,  
Los dulces dones suspirados tanto,  
Cual se agita impaciente, estremecido,

De vanidad henchido,  
De gozo inmenso, de inefable encanto.

¡ Y no es eterno ! ¡ ay dios ! ¡ y llega un dia  
En que, del albo seno .

Cansada la hermosura  
Lanza al amor ! Amor la embellecía :  
El su semblante de expresion bañaba :  
El gracia la impiraba y bizzarria :  
El mundo la veía ,  
Y cual templo de un dios la respetaba.

Y ora, apagando la sagrada antorcha,  
 Sus alas tiende Amor, y huye gimiendo  
 De la vana inconstancia, y la falsía,  
 Que su altar profanaron,  
 Y la alma fuente del sentir cegaron.

No así en ti se cegó, cuando á la tierra  
 Ejemplo dabas del amor mas puro,  
 Heloisa infeliz: ¿cual fué la mano  
 Que, despiadada y dura,  
 Hundió en ese recinto pavoroso,  
 Morada del horror, tanta hermosura?  
 Y respondes: — «Mi amor.» — ¿Quien por tu seno  
 Dilató de tan bárbaros dolores  
 El amargo raudal? — «Mi amor.» — ¿Un tiempo  
 No llegará en que expire  
 El nombre de Abelardo en tus clamores,  
 De que el eco se llena,  
 Y en esas anchas bóvedas resuena?

— «No lo sufre mi amor: mira los dias  
 Cual pasaron por mí: su triste huella  
 Marchitó mi beldad, sin que un instante  
 Viese templar la inapagable llama  
 Que me consume. Feneció mi amante,  
 Sin fenecer mi amor; sus restos frios  
 Son sin cesar bañados  
 De ardiente llanto y de lamentos míos.

Déjame en ellos inundarme: el cielo  
Este solo placer es el que ha dado

A mi infelice suerte.

Déjame mi dolor. Cuando la muerte  
Venga á librarme del horror del mundo,  
Entonces ; ay ! en mi postrer momento,  
Abelardo, dirá con hondo acento,  
Abelardo, mi labio moribundo. »

Asi sus ayes lastimeros hienden  
De siglo á siglo, y sus agudos ecos  
En lástima y amor el pecho encienden.  
Rosas y mirtos á su tumba, y llanto,  
Llanto mas bien ; las lágrimas que vierto,  
Al mismo tiempo que mi voz la nombra,  
Son dulce ofrenda á su adorable sombra.  
¿ Tanto vale el sentir ? ¿ á tanto alcanza

Su divino poder ? Ojos hermosos,  
Sabed que nunca parecis mas bellos,  
Sabed que nunca sois mas poderosos,

Que cuando en vos se mira  
El vivo afan que el sentimiento inspira.  
¿ Sín él qué es la beldad ? Flor inodora,  
Estatua muda que la vista admira,  
Y que insensible el corazon no adora.



## AL MAR.



CALMA un momento tus soberbias ondas,  
Océano inmortal, y no á mi acento

Con eco turbulento

Desde tu seno líquido respondas.

Cálmate, y sufre que la vista mia

Por tu inquieta llanura

Se tienda á su placer. Sonó en mi mente

Tu inmenso poderio,

Y á las playas remotas de occidente

Corri desde el humilde Manzanares,

Por contemplar tu gloria,

Y adorarte tambien, dios de los mares.

Que ardió mi fantasia

En ansia de admirar, y desdeñando

El cerco obscuro y vil que la ceñia,

Tal vez allá volaba,

Do la eterna pirámide se eleva,

Y su alta cima hasta el Olimpo lleva.

Tal vez trepar osaba

Al Etna mugidor, y alli veia

Bullir dentro el gran horno,



JUNTA DE ANDALUCÍA

CONSEJERÍA DE CULTURA

Y, por la nieve que le ciñe en torno,  
 Los torrentes correr de ardiente lava,  
 Los peñascos volar, y en hondo espanto  
 Temblar Trinacria al pavoroso trueno:  
 Mas nada, ¡oh sacro Mar! nada ansié tanto  
 Como espaciarme en tu anchuroso seno.

Héme en fin junto á tí. Tu hirviente espuma  
 El alto escollo sin cesar blanquea,  
 Do entre temor y admiracion te miro.

Inquieto centellea

En tu cristal el sol, que al occidente  
 De magestad vestido huye y se esconde.

¿Donde es tu fin? ¿en donde

Mis ojos le hallarán? Con pie ligero

Tú te tiendes y corres, y llevado

Cual en las alas de aquilon sonante,

Mi espíritu anhelante

Te sigue al ecuador, te halla en el polo,

Y endeble desfallece

A tanta inmensidad ¿Te hizo el destino

Para ceñir y asegurar la tierra,

O en brazo aterrador hacerle guerra?

¡Ay! que ese resonante movimiento

Me abate el corazon. Yo vi las mieses



Agitadas del viento  
 En los estivos meses,  
 Y dóciles y trémulas llevarse,  
 Y en seco son de su furor quejarse.  
 Vi el vértigo del polvo, y vi en las selvas  
 Contrastados también los altos pinos  
 Sacudirse y bramar: mas no este ciego,  
 Este hervir vividor, estas oleadas  
     Que llegan, huyen, vuelven;  
 Sin cansarse jamás: tiembla la arena  
 Al golpe azotador, y tú rugiendo  
     Revuélveste y sacudes,  
 Una vez y otra vez: al ronco estruendo,  
     Los ecos ensordecen,  
 Los escollos más altos se estremecen.  
 Cesa; oh Mar! cesa; oh Mar! ten compasivo  
     Piedad del flaco asiento  
 Que me sostiene exánime y pasmado.  
     ¿No me oyes, no? ¿y violento  
 Te ensoberbeces más? Ya desatado  
 El horrendo huracán, silba contigo:  
     ¿Qué muralla, qué abrigo  
 Bastarán contra ti? Negras las olas  
 A manera de sierras se levantan,  
 Y en hondos tumbos y rabiosa espuma

Su furia ostentan y mi pecho espantan.

¿ Llegó tal vez el día

En que , tras tanta guerra ,

El paso vencedor dés en la tierra ,

Y bramando allá dentro envuelvas ciego

Playas , imperios y hombres infelices ,

Y al hondo abismo los sepultes luego ?

Como cuando en tu vértigo espantoso

La Atlantica se hundió. Con fuerte mano

Las zonas todas de la tierra asidas

Burlar pensaban tu furor , y en vano :

Que al golpe redoblado , impetuoso ,

El eje poderoso

Se sintió vacilante , y estallando

Perdió su alto nivel : luchando entonces ,

Las ondas con las ondas se encontraron ,

Y horrisonas cayeron ,

Y el orbe estremecido desgarraron.

¿ Dó la region vastísima que un día

Desde Atlas á la América corria ?

Destrozada , anegada , hoy solo dura

En la fragosa altura

Que de tanto furor salvó la frente :

Dura ya solo en la memoria obscura ,

Que lleva ; oh insano Mar ! de gente en gente ,

Los ecos voladores  
De tu antigua violencia y tus horrores.

¡ Y tanta fué del hombre la osadía  
Que los quiso arrostrar ! Sube á los montes ,

Y la tenaz porfia  
De su mordaz segur humilla al suelo

Al cedro que resiste á las edades ,  
Al pino que se esconde allá en el cielo.

Gimieron ambos cuando al mar lanzados  
En nadantes alcázares miraron

Trocar su antiguo ser y su destino ,  
Y , al aire dando el vagaroso lino ,

Los leves campos de cristal surcaron.  
Adios , amada playa ; adios , hogares

El hombre audaz en la orgullosa popa  
Os mira , os huye , y por los anchos mares ,

Al volver de las ondas se confia.  
En vano el rumbo le negaban ellas ,

El le arrancó en el cielo  
Al polo refulgente y las estrellas.

¿ Qué pudo desde entonces  
Negarse á su anhelar ? Fiero y sañoso

El alto tormentorio amenazaba

Con un mar de terror, y proceloso  
Las puertas del oriente defendia :  
Mas vuela, rompe, y le sorprende Gama,  
Y los hijos de Luso al punto hollarón  
El golfo indiano y la mansion de Brama.

Colon, arrebatado

De un númen celestial, busca atrevido  
El nuevo mundo revelado á él solo,

Y tres veces el polo.

Ve al impávido Cook romper los yelos  
Que á fuer de montes su rigor despide,  
Descubriendo el secreto vergonzoso  
Del yermo inmenso á que sin fin preside.

¡ Gloria eterna á sus nombres ! ¡ Dadme rosas,  
Dadme lauro inmortal, que adorne y ciña

Sus frentes generosas !

Mirad la tierra á su divino esfuerzo  
Enriquecerse toda, y mil tesoros,

De su fecundo seno

Benéfica brotar : mirad la aurora

Unida al occidente,

Y al septentrion el sur. A este portentoso

Furioso el Oceano

Es fama que gritó : « ¿ Con que es en vano

Haber yo roto el orbe , y que , tendiendo  
El vallador de mis cavernas hondas ,  
Un mundo haya negado al otro mundo ?  
Sea el hombre de hoy mus rey de las ondas. »



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

## ARRIAZA.

---

DON JUAN BAUTISTA ARRIAZA est né à Madrid, il y reçut sa première éducation au collège des nobles, passa de là à l'École Militaire de Ségovie, d'où il sortit pour entrer dans l'armée navale; il a suivi depuis la carrière diplomatique, et remplit aujourd'hui une place d'officier supérieur du palais. Le talent poétique de M. d'Arriaza a marqué dès l'enfance; déjà fameux dans sa jeunesse, il n'a pas tardé à être placé au premier rang.

L'auteur spirituel de l'ouvrage anglais d'où nous avons extrait le jugement sur M. Quintana, en parlant de M. Arriaza, lui accorde le talent, mais lui reproche le défaut d'instruction. C'est plutôt une induction tirée de l'existence sociale du poète qu'une opinion inspirée par ses écrits. Nous n'en voyons aucun où plus d'instruction

semble nécessaire. On ne songe pas à faire à Garcilaso un reproche pareil que l'on pourrait lui adresser sur les mêmes indices. Les poésies de M. d'Arriaza, qui sont à leur cinquième édition, parlent à la raison et à l'esprit, comme au cœur et à l'imagination ; elles offrent en même temps aux amateurs de la langue castillane les sons harmonieux et les tournures piquantes qui la distinguent, avec une grande élégance de diction et une clarté rare chez la plupart de nos écrivains ; avantage dont il est, du reste, possible que son vers soit plutôt redevable à l'instinct qu'au travail. Depuis Lopé de Véga, M. d'Arriaza est le seul de nos poètes qui nous semble penser en vers. La nature le fit poète, les événemens l'ont fait auteur. Il était arrivé à sa réputation littéraire sans y prétendre ; il l'a accrue, pour ainsi dire, à son corps défendant. Voilà le juste reproche qu'on peut lui adresser. On doit regretter qu'après avoir connu ses moyens, il en ait si peu usé, et, le plus souvent, pour des ouvrages de cir-

constances. C'est du temps perdu que nous ne saurions trop l'engager à réparer. M. d'Arriaza peut être sûr que la postérité lui tiendra compte de tout ce qu'il aura fait à son intention.

Attaché aux affaires publiques dans la carrière la plus apparente, ce poète a dû se faire remarquer de manière à exposer au jugement des hommes plus que ses chants. Il ne peut espérer d'être apprécié sous d'autres rapports avec une impartialité égale dans tous les partis : quelques notices biographiques altèrent même les faits à son égard. Il a combattu des systèmes, et des hommes qui, vaincus aujourd'hui, nous imposeraient les ménagemens dus à la mauvaise fortune, quand même d'autres considérations plus particulières ne nous parleraient pas en leur faveur. Néanmoins nous avons cru pouvoir relever, en faveur de M. d'Arriaza, des attaques qui s'étaient adressées à des opinions triomphantes alors.

Rentrant dans la poésie sans quitter tout-à-fait le sujet du paragraphe précédent, nous



rapporterons ici une petite plaisanterie attribuée à l'auteur dont nous nous entretenons : elle porte bien le cachet de sa manière :

*¡ El pueblo es soberano ! Estoi ayuno  
De este dogma que explican y no entiendo :  
Pues soberano es sobre , y no hay ninguno  
A quien todos se estén sobreponiendo.  
Si he llegado á creer que tres son uno ,  
La fé lo manda , y al infierno atiendo :  
Pero no admitiré , sin gran trabajo ,  
El que haya encima sin haber debajo .*

LE PEUPLE EST SOUVERAIN ! Ce dogme politique  
Me passe , en attendant que le peuple l'explique.  
*Souverain dit super* : or , Messieurs , commencez  
Par nous montrer quelqu'un sur qui *tous* soient placés.  
Je crois que trois font un ; je ne suis point tenace :  
L'Église me l'ordonne et l'Enfer me menace ;  
Mais je doute ( et , ma foi , j'espère en être absous )  
Que l'on puisse arranger un *dessus* sans *dessous* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Aussi cette question , qui a pris quelquefois une tournure si grave , nous semble-t-elle une pure question

Parmi les ouvrages qui assurent à ce poète facile une réputation durable, on peut distinguer; suivant les goûts, les uns les vers érotiques, fruits spontanés de sa jeune muse, dont nous nous proposons d'offrir un échantillon; les autres, les chants descriptifs dont nous ferons connaître un fragment; quelques-uns, ses saillies satyriques, où la supériorité de cet écrivain n'est pas disputée; d'autres, enfin, son ode intitulée *la Profecia del Pireneo*, ou bien celle que nous traduisons. Nous allons, d'après notre usage, donner d'abord une notice de l'affaire mémorable qui en est le sujet; mais il ne sera

JUNTA DE ANDALUCIA

de mots, qui ne durerait pas long-temps si l'on s'entendait sur ce que l'on veut dire par *peuple* et par *souveraineté*: nous rentrerions bientôt dans l'ancien apologue de Menenius. La *puissance*, que l'on a pu nommer *souveraineté*, est, ainsi que la force vitale, ainsi que toute faculté, dans le *corps social*, qu'on a pu appeler *peuple*; mais ce corps n'a pas plus que le corps humain le privilège de marcher sans tête, à moins d'un miracle.

pas étonnant qu'un événement du plus grand intérêt, si près de nous, nous arrête plus longtemps que nous ne sommes restés sur la bataille de Xérès, ou sur le combat naval de Lépante.

La France, aidée de l'Espagne, avait fait un dernier effort, sinon pour disputer l'empire des mers, du moins pour s'y montrer quelque temps. Les forces navales n'étaient plus qu'un agent, sacrifié à l'exécution d'un plus grand dessein, la descente en Angleterre.

Cent soixante mille hommes devaient y être portés par la flottille de Boulogne, sous la protection d'une escadre de soixante à soixante-dix vaisseaux de ligne que l'on avait calculé pouvoir réunir dans la Manche. Il entra dans le plan de chercher à attirer d'abord les croisières anglaises loin du champ de bataille projeté. En effet, les lords Nelson et Cochrane coururent jusqu'aux Antilles, à la poursuite des divisions sorties de différens ports des deux mers, pour se réunir sous les ordres de l'amiral Villeneuve. L'amiral Gantheaume était demeuré à Brest jusqu'à

ce qu'il pût être dégagé par l'escadre combinée.

Toutefois, quand celle-ci revint en Europe, le grand objet de ses mouvemens se trouvait au moins ajourné : on venait de voir éclater une nouvelle guerre continentale. La sortie de Cadix et le combat décisif qui s'ensuivit ne paraissent donc pas avoir été commandés par aucune combinaison supérieure. On sait que l'amiral espagnol Gravina s'y opposa au conseil avec la même obstination qu'il mit ensuite à se battre. On a dit que l'amiral en chef Villeneuve, sachant son successeur arrivé à Madrid, fut pressé par un désir irrésistible de se mesurer avec l'ennemi avant de céder le commandement.

Quoi qu'il en soit, l'escadre combinée réunie à Cadix, au nombre de trente-trois vaisseaux, mit dehors dans les journées des 19 et 20 octobre (1805). Les signaux de la tour annonçaient dix-huit voiles au sud. Le 21, l'ennemi parut au nombre de vingt-sept vaisseaux de ligne. L'amiral Villeneuve fait ses préparatifs

de combat ; la direction de sa marche tend à lui conserver ouvert le port de Cadix. La disposition de sa ligne offre , en tête , la division du contre-amiral Dumanoir , suivie de celle du contre-amiral Cisneros ; au centre , l'amiral en chef monté sur *le Bucentaure* , et le vice-amiral Alava sur *la Santa-Ana* ; suivait la division du contre-amiral Magon , et enfin l'escadre spéciale commandée par l'amiral espagnol Gravina , ayant son pavillon hissé sur *le Prince des Asturies*.

L'escadre anglaise arrive vent arrière , divisée en deux colonnes. A la tête de la première est l'amiral en chef porté par le *Victory* ; Collingwood conduit la seconde avec le *Royal-Sovereign*. Le premier se dirige sur le vaisseau amiral français ; le second sur *la Santa-Ana* : l'un et l'autre rompent la ligne. Collingwood passe entre *la Santa-Ana* et le vaisseau immédiat *le Fougueux*. Nelson , qui n'a réussi qu'après , reste aux prises avec *la Santísima-Trinidad* , vaisseau amiral de Cisneros , le plus grand que l'on eût construit , et avec *le Redoutable* , que son

commandant, le capitaine Lucas, est venu jeter à la traverse pour couvrir l'amiral français. Ce sont les vaisseaux immédiats au *Victory* qui passent entre *le Bucentaure* et *le Redoutable*, les mettent aussitôt entre deux feux, et trois s'attachent à *la Santissima-Trinidad*. Les ennemis ont encore rompu la queue de la ligne; ils tournent les vaisseaux coupés, et vont accabler l'amiral Gravina déjà attaqué du côté du vent. Il est grièvement blessé; son vice-amiral, Alava, l'est aussi en défendant *la Santa - Ana*, et le contre-amiral Magon tombe en défendant *l'Algésiras*, l'un et l'autre en butte à une double attaque. Les Anglais manœuvrent comme ils veulent, font tout ce qu'ils veulent; enfin, avec six vaisseaux de moins que l'escadre franco-espagnole, ils se donnent la supériorité du nombre et semblent choisir à leur gré leurs victimes. Nelson avait basé son plan sur la difficulté qu'aurait de prendre part à l'action la partie de la ligne qu'il laisserait de côté. Ainsi fut écrasée à peu près toute l'escadre combinée

qui combatit. Jamais défense ne fut plus belle. On sait que cette affaire mémorable a coûté la vie aux trois amiraux : l'illustre Anglais mort à l'attaque, Gravina de ses blessures, Ville-neuve de désespoir. Le poète espagnol n'a pas écouté la fortune; il a trouvé de nobles inspirations dans un sujet non moins honorable que douloureux.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA



## AU COMBAT DE TRAFALGAR.

## ODE.

L'ORGUEIL se plaît sans doute à chanter la victoire ;  
Apprenez, toutefois, qu'arbitre de la gloire,

Le dieu puissant des vers,

A la vertu trahie offrant sa récompense,

Au-dessus des succès que le hasard dispense

Proclame les revers.

La Mémoire retient aux parvis de son temple

Ceux, ô Léonidas ! qui suivirent l'exemple,

Donné par ton grand cœur :

Les héros ont reçu dans leur noble Élysée

Ceux qui, cendres aussi de Numance embrasée,

Trompèrent le vainqueur.

Là brille l'héroïsme où Bellone obstinée

Fait lutter la constance avec la destinée :

C'est là notre vertu.

Rappelle à tes pensers les fastes des deux mondes ;

Clio, tourne les yeux sur l'empire des ondes,

Où la retrouves-tu ?



Des forêts de Fingal autrefois pompe altière,  
 C'est des terres d'Atlas que touchent la frontière  
 Cent funestes vaisseaux.

Ah ! lancés par la main d'un démon homicide,  
 Ils vont ensanglanter les colonnes qu'Alcide  
 Éleva sur les eaux.

Albion porte envie à la ville fameuse,  
 Autre reine des mers, qui de l'onde écumeuse

Comprime les efforts :

A la riche cité que Bellone préfère,  
 Que parent les tributs du lointain hémisphère,  
 A l'ombre de ses forts.

Combien te sied le mal, Angleterre inféconde,  
 Amante des vapeurs, jetée où L'œil du monde

Te regarde si peu !

Champs où la brume arrose une oiseuse verdure ;  
 Où Flore est sans gaité, l'Automne sans parure,  
 L'Amour sans traits de feu !

La flotte du superbe, ivre de sa fortune,  
 Insulte à nos remparts de sa montre importune,  
 De ses jeux méprisans ;

Et vous le souffrirez ! Non : que l'onde soumise  
 Vous voie encor punir l'orgueil de la Tamise,  
 Élèves des Bazans.

Tels que , s'entre-heurtant au-dessus de nos têtes,  
Deux nuages épais confondent les tempêtes

Qui bouillonnent en eux :

La Nature a frémi du grand choc attérée,  
Tandis que se croisaient de la flamme étherée

Les rayons fulmineux :

Tels, aux rangs opposés, le démon de la guerre  
Rapproche et va mêler du terrestre tonnerre

Les noirs embrasemens ;

D'un vaisseau contre l'autre il presse le naufrage,  
Et, dans un seul combat, livre l'homme à la rage

De tous les élémens.

Parmi les ais brisés et les cendres brûlantes,  
Les débris meurtriers et les masses croulantes,

L'angoisse et le trépas,

A la triste lueur dont l'Océan s'éclaire,  
Vaillans chefs espagnols, en quel lieu l'insulaire

Ne vous voyait-il pas ?

La fertté de vos fronts vous faisait reconnaître,  
Quoique teints des vapeurs du foudroyant salpêtre,

Ou d'un sang précieux :

Tel, des fils de la terre épouvantant l'armée,  
Resplendissait, au sein de la nue enflammée,

Le visage des dieux.

Le sang rougit les flots, le fer remplit l'espace :  
Aucun pied ne recule, aucun bras ne se lasse ;  
Le choc du choc renait.

C'est alors qu'élevant son horrible squelette,  
La Mort veut contempler la victoire complète,  
Qu'elle seule obtenait.

Dieux! quel affreux éclat fait frissonner mon âme!  
Quel volcan a vomi ce tourbillon de flamme  
Qui s'élève dans l'air ?

Des débris retombans les vagues sont jonchées :  
Des mâts, des corps brisés, et des mains qui, tranchées,  
N'ont point lâché le fer.

Ombres de Trafalgar, et vous, ses nobles restes,  
Vous, qui devez un jour de ces hasards funestes

Venger le souvenir :

C'est assez qu'Albion, par vos coups désolée,  
En longs habits de deuil, prépare un mausolée  
Au vainqueur d'Aboukir.

Vous, cependant, montrez, sur la campagne humide,  
Le courageux lion, que le chasseur numide  
Blesse et n'étonne pas ;

Et qui, l'œil menaçant, la griffe ensanglantée,  
S'éloigne, sans presser sa marche respectée,  
Sans ralentir ses pas.

## ADIEUX

## D'UN JEUNE MARIN.

## STANCES.

C'EN est fait, l'instant arrive  
Où je dois quitter ces lieux :  
C'est le signal des adieux  
Que l'airain donne à la rive ;  
Je viens des derniers momens  
Goûter les pénibles charmes,  
Les yeux inondés de larmes,  
Le cœur navré de tourmens.

Ah! de mon âme affligée  
Si tu partageais les feux ,  
La douleur par tous les deux  
Serait aussi partagée :  
Mais dans tes regards je vois  
Le calme ou l'indifférence ,  
Quand à peine la souffrance  
Permet des sons à ma voix.

Mais de quoi viennent m'instruire  
 Ces sanglots entrecoupés ?  
 Je vois des pleurs échappés  
 Dans ton œil brillant reluire !  
 Comme, aux rayons éclatans  
 D'un pur soleil opposée,  
 Brille l'humide rosée  
 Des nuages du printemps.

Quoi ! ton regard est encore  
 Si tendre pour ton ami !  
 Tes mots formés à demi...  
 Quoi ! ton front se décolore !  
 Encore à cette pâleur  
 S'allie un charme suprême ?  
 Tu rends attrayante même  
 L'image de la douleur !

Insensé ! Quelle ombre vaine  
 M'a tout à l'heure égaré ?  
 J'avais cru, j'ai désiré  
 Me consoler par ta peine !  
 Pardonne à ma folle erreur,  
 Pardonne par un sourire ;  
 Ta tristesse me déchire  
 Plus que n'eût fait ta froideur.



Ah ! retiens ces pleurs rebelles ,  
Mon âme , épargne tes yeux :  
Rien , sous la voûte des cieux ,  
Ne vaut des larmes si belles.  
Que pour toi coulent toujours  
Des heures pleines de charmes ,  
Et que celles des alarmes  
N'appartiennent qu'à mes jours.

C'est moi , jouet déplorable  
D'un destin capricieux ,  
Qui dois céder quand les dieux  
Ont décidé qu'il m'accable.

Mais toi , leur chef-d'œuvre , toi ,  
Par tes attraits surhumaine  
Toi , céleste phénomène ,  
Mets les destins sous ta loi.

Tu peux du sort qui t'afflige  
Trouver des consolateurs  
Dans l'essaim d'adorateurs ,  
Que t'asservit ton prestige ;  
Trouver ailleurs désormais ,  
Un bonheur toujours le même ;  
Mais un autre cœur qui t'aime  
Comme je t'aime.. Oh ! jamais.

Je t'aimai sans te connaître :  
 Oui, je n'ai fait, en t'aimant,  
 Qu'écouter un sentiment,  
 Sympathique, inné peut-être.  
 Des grâces, mes sens ravis  
 Avaient rêvé l'assemblage,  
 Et cette parfaite image  
 M'apparut quand je te vis.

Et, je pars ! Affreux martyr,  
 Impossible à concevoir !  
 Les dieux seuls peuvent le voir  
 Qui dans nos cœurs savent lire ;  
 Qui virent aussi les jours  
 De douceur enchanteresse,  
 Où je savourai l'ivresse,  
 Dans la coupe des amours.

Déjà la brise attendue  
 Mollement pousse les flots :  
 Sourdement des matelots  
 L'accord confus la salue.  
 Déjà, du fond qu'elle mord  
 L'ancre, à leur gré, se détache ;  
 A l'envi chacun s'attache  
 Hélas ! à hâter ma mort.



Déjà, d'un pied qui chancelle,  
Je touche aux fragiles ais ;  
Vers la nef, aux flancs épais,  
Vogue déjà ma nacelle.  
Ma Sylvie, en ce moment,  
L'une par l'autre pressées,  
Que de poignantes pensées  
Ont assailli ton amant !

A mes vœux tu t'intéresses ;  
Tu m'as payé de retour :  
Je dois croire à ton amour :  
Puis-je oublier tes caresses ?  
Sylvie existait pour moi,  
Fidèle et reconnaissante :  
Mais, hélas ! Sylvie absente  
Gardera-t-elle sa foi ?

Dans cette beauté céleste,  
Source de biens enivrans,  
Déjà d'ennuis dévorans  
Je vois la cause funeste :  
Et lorsque, loin de tes yeux,  
Mes pleurs font toute ma joie,  
Tes faveurs seraient la proie  
D'un rival insidieux !



Non, mon âme ! non, ma vie !  
 Ah ! ne livre point aux vents  
 Le nœud des tendres serments,  
 Que le monde entier m'envie !  
 Que ce nœud, toujours plus fort,  
 Affermi par la constance,  
 Resserré par la distance,  
 Brave le temps et le sort.

Au sein du golfe Tyrrhène  
 Mes pensers vont, tour à tour,  
 Rappeler chaque séjour,  
 Qu'embellit ma souveraine :

« Là » dirai-je, « à sa beauté  
 » J'offris un timide hommage ;  
 » Là, j'espérai davantage :  
 » Ici, je fus écouté. »

Que sur l'humide étendue  
 S'abaisse un ciel menaçant,  
 Où le bras du Tout-Puissant  
 Se montre à l'âme éperdue ;  
 Que l'ouragan pressenti  
 Soulève en fureur les ondes ;  
 Qu'au pied des roches profondes,  
 Le tonnerre ait retenti ;



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERIA DE CULTURA

Que, renonçant à l'adresse,  
 A sauver sa nef et nous,  
 Le nocher prie à genoux,  
 Parmi les cris de détresse;  
 Moi, du moins j'écarterai;  
 O mort! tes sombres images,  
 Ardent à dire aux orages  
 Le doux nom que j'adorai.

---

 SUR

## LA PEINTURE ET L'ARCHITECTURE.

 P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

ÉPRIS de la peinture, admirant ses prestiges,

De chef-d'œuvre en chef-d'œuvre où s'égarant mes yeux?

Muse, comment suffire à chanter les prodiges

Dont le pinceau de Mengs environna ces lieux?

Tu diras que les fleurs que sa main fit éclore

Disputent leur empire aux filles de l'aurore;

Que son art, des objets répétant les dehors,

Rend aussi la pensée et peint les caractères;

Mais de cet art divin tu poursuis les mystères,

Et voudrais enrichir tes vers de ses trésors:

Vain espoir ! Diras-tu les miracles sans nombre  
Des jeux de la lumière et des effets de l'ombre ?  
Vois ce brillant flambeau, cet astre, glorieux  
D'envoyer la clarté jusqu'aux pôles des cieus :  
S'il darde ses rayons vers ce mur solitaire,  
Orné par le pinceau d'un marbre cinéraire,  
Qu'ombragent des cyprès et qu'entoure le deuil :  
Lieux, où dorment, unis à l'autel funéraire,  
Deux amans que l'amour poussa dans le cercueil,  
Le rayon s'amortit dans ces cadres funèbres ;  
L'art triomphe, et le dieu qui ramène le jour  
Renonce désormais à charmer le séjour  
Que le peintre consacre à d'augustes ténèbres.

Environnée ailleurs de ses traits éclatans,

Alors que la peinture autour de moi retrace  
Et les champs que j'aimais, aux jours de mon printemps,  
Et les faits illustrés dans les fastes du temps,  
Cet art qui de la terre a changé la surface,  
Effort sublime où l'homme imprima son audace,  
L'architecture aussi me ravit à son tour :  
Par elle, au lieu de l'ancre où rugit la lionne,  
Au lieu de ces abris que le castor maçonne,  
De l'être intelligent s'éleva le séjour.  
Elle dompte Neptune, elle peuple les ondes,

Et ses châteaux ailés, sur les vagues flottans,  
 Volent porter la foudre à travers les autans.  
 Du métal précieux les retraites profondes,  
 La prison des rubis, les berceaux de l'airain  
 Vont s'arrondir en voûte, agrandis par sa main.  
 Et quand elle revient des routes souterraines  
 Offrir à l'horizon ses magiques présens,  
 Des montagnes de marbre elle force les chaînes,  
 Et détourne le cours des fleuves malfaisans.

Ici, voisins jaloux et rois de la contrée,  
 Deux monts, se menaçant de leur front sourcilieux,  
 L'un, de ses champs flétris sentinelle orgueilleux,  
 Aux eaux de son rival en a fermé l'entrée :  
 Les ruisseaux refoulés, de leurs flots caressans,  
 Ne peuvent entourer les arbres languissans :  
 Mais l'homme avec dépit a vu l'onde égarée,  
 Et les tiges sans force, et les fruits imparfaits  
 Tromper, chaque saison, ses avides souhaits.  
 Vous le voyez rêveur parcourir les campagnes ;  
 Il sonde le vallon et juge ces montagnes  
 Dont les faites rivaux se cachaient à ses yeux.  
 Il ose enfin : armé de savoir et d'adresse,  
 Il va, monte, gravit, les mesure, les presse  
 Sous des rocs enchaînés. Un arc victorieux,

De l'une à l'autre cime embrassant la distance ,  
Soutient les bords nouveaux pour l'onde préparés :  
La Naiade applaudit, change d'urne et s'élance ,  
Et les mourantes fleurs et les champs altérés  
S'enivrent de ses flots si long-temps désirés.

Ainsi, dans son essor , la noble architecture  
Change, au gré de ses lois , les lois de la nature.

Sur les sommets , dont seuls approchaient les éclairs ,  
Sur l'arc qui de ces monts presse les flancs , sur l'onde.  
Qui, dans son nouveau cours heureuse et vagabonde ,  
Traverse avec orgueil le royaume des airs ;  
Sur ces masses , enfin , dont le vaste assemblage  
Étonne les regards , le voyageur ravi  
Du génie inventeur croit voir planer l'image ,  
Noble image de l'homme ; et cet être asservi ,  
Que la glèbe rattache aux pas qui l'ont foulée ,  
Ici touche du front à la voûte étoilée



## AL COMBATE DE TRAFALGAR.

## ODA.

CANTAR victorias mi ambicion seria ;  
Pero sabed que el dios de la armonia ,  
    Dispensador de gloria ,  
El volver de fortuna en poco estima ,  
Y solo el valor ínclito sublima  
    Con inmortal memoria

Ved aun brillando aquellos en su templo ,

Que vieron las Termópilas ejemplo  
    De varonil constancia ;

Y los que sucumbieron , no domados ,

Bajó los tristes muros abrasados

    De la infeliz Numancia.

Hay á quien de la cuna alza el destino

Para llevarle siempre por camino

    De dóciles laureles ;

Las dichas van volando ante sus pasos ,

Y en manos de ellas pierden los acasos

    Sus espinas crúeles.

Heroes, si ya no dioses, el inmenso  
 Vulgo los clama ; mas en tanto incienso

Yo mi razon no ofusco :

Y de Belona en el dudoso empeño,  
 Donde muestra Fortuna airado el ceño,  
 Allí los heroes busco.

¡ O constancia ! ¡ O del alma ardiente brio !

Tiende la inmensa vista, excelsa Clio,

Por esos mares vastos ;

Tiéndela, que á pesar de hados malignos,  
 Nunca la habrán parado hechos mas dignos  
 De tus gloriosos fastos.

Mira, en baldon de Gades opulenta,  
 Levantarse la furia mas sangrienta

De los senos oscuros ;

Y, de su ávida mano al mar lanzadas,  
 Las caledonias selvas transformadas  
 En fluctüantes muros.

Su envidia es la ciudad de Hércules bella,  
 Que en las puertas atlánticas descuella,

Teniendo al mar á raya,

En ondas que, postrándose á su frente,  
 Llegan, cargadas de oro de Occidente,  
 A enriquecer su playa.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 ESCUELA DE ESTORIA

¡ Que de ministros vendes á su encono,  
Anglia infecunda, de las nieblas trono,  
Campos que el sol no mira,  
Que, en sonrisa falaz, Flora reviste  
De estéril verde, en que la flor es triste,  
Y Amor sin gloria espíra.

De su armada, que en vano el mar rechaza  
Al cielo, ó con abismos amenaza,  
Hacen soberbia muestra :  
No lo sufris, alumnos esforzados  
De los Bazanes, y de ardor llevados,  
Lanzais al mar la vuestra.

Y, cual de opuestos vientos acosados,  
Cruzándose, ennegrecen los nublados

Las etéreas campañas,  
Y, conturbando al mundo en su bramido,  
Dispútanse el eléctrico fluído,  
Ferviente en sus entrañas :

Tal, de ambas partes la batalla llega,  
Y las alas flamígeras despliega,  
Y nave á nave cierra,  
Y libra; o día de infeliz renombre!  
Cuatro elementos juntos contra el hombre,  
En brazos de la guerra.



¡ Quién , de llamas y sangre en tanto lago ,  
 Mástiles estallantes y alto estrago  
 De derrocadas moles ,  
 Quién , al triste fulgor que el cuadro alumbrá ,  
 Vuestros sangrientos rostros no columbra ,  
 O gefes españoles !

Impávidos , de rojo humor teñidos ,  
 O de sulfúreo polvo ennegrecidos ,  
 Terribles , como en ciego  
 Combate de sacrílegos gigantes ,  
 De los díoses los fúlgidos semblantes ,  
 Entre nubes de fuego .

Enájase en hierro el aire , y se convierte  
 Cada átomo en un dardo de la Muerte ;  
 Cuyo enorme esqueleto ,  
 Gozoso , en medio al golfo se levanta ,  
 Viendo egercerse allí , con furia tanta ,  
 Su asolador decreto .

Mas ; ay ! que allá clara columna sube  
 De fuego al viento , y entre humosa nube  
 Desplómanse al abismo  
 Cuerpos , cabezas , armas y maderos ,  
 Y brazos , que aun no sueltan los aceros  
 Que empuñó el patriotismo .

Crisol de adversidad claro y seguro  
Vuestro valor probó sublime y puro,  
    ¡ O marinos hispanos !  
Broquéel fué de la patria vuestra vida,  
Que, al fin, vengada y siempre defendida  
    Será por vuestras manos.

Básteos, en tanto, el lúgubre tributo  
De su muerto adalid, doblando el luto

    Del Támesis umbrío;  
Que si, llenos de honrosas cicatrices,  
Se os vé, para ocasiones mas felices,  
    Reservar vuestro brio,

Sois cual leon que en líbico desierto  
Con garra atroz del cazador experto

    Rompió acechanza astuta,  
Que no inglorioso, aunque sangriento y laso,  
Temido sí, se vuelve, paso á paso,  
    A su arenosa gruta.

